



Sciences sociales et militantisme: Le cas des études féministes indiennes

- **Stéphanie Tawa Lama** -

Post-Doctorante en sciences politiques C.S.H.



Dans l'utilisation des sources secondaires comme dans l'interaction avec les universitaires indiens, il est important de connaître l'histoire de la ou des discipline(s) dans lesquelles nos travaux s'inscrivent, du fait de leur objet et/ou de leur approche. Les sciences sociales, en Inde, sont très impliquées dans les débats de société ; il faut donc être prêt à expliciter les contours de cette implication, et notre positionnement face à elle, tant dans le pays sur lequel on travaille, que dans celui pour lequel on travaille.

A cet égard, les *women's studies* indiennes se distinguent comme une discipline dont le statut est différent en Inde (où c'est l'un des secteurs les plus dynamiques des sciences sociales, comme en témoignent le volume des publications qui en relèvent, les collections que leur consacrent quelques-unes des plus grandes maisons d'édition ou les cahiers bi-annuels de la revue *Economic and Political Weekly*), et en France, où les études féministes restent très marginales, en dehors de l'histoire et de la sociologie. On peut d'ailleurs relever ici un paradoxe : ce que les universitaires américains appellent le « *French feminism* » - qui rassemble pêle-mêle Lacan, Kristeva, Irigaray, Cixous, Derrida, Foucault – nourrit une bonne partie des travaux théoriques des *women's studies* anglo-saxonnes, qui elles-mêmes influencent les *women's studies* indiennes....

Ces dernières consistent en un ensemble d'institutions (comme le *Centre for Women's Development Studies* de Delhi ou le *Research Centre for Women's Studies* de Bombay) et un corpus de textes qui sont incontournables quand on travaille sur les femmes en Inde, de par la grande richesse des informations et des analyses qu'ils apportent.

Mais il faut savoir que les *women's studies* sont une « science militante », née avec la « deuxième vague » du mouvement indien des femmes. En 1974, le rapport *Towards Equality*, réalisé en vue de la Décennie Internationale de la Femme (1975-1985), choque par ce qu'il révèle de la condition des femmes en Inde, et constitue l'acte de naissance à la fois du mouvement indien des femmes et des *women's studies*, qui en sont une composante importante.

« Les études sur les femmes réalisées après 1975 ont été appelées *women's studies* parce qu'elles naissent de la croyance que les femmes souffrent d'une injustice sociale systématique du fait de leur sexe, à côté d'autres formes d'injustice dans la société. Elles se focalisent autour du genre comme catégorie analytique, en plus et avant les catégories de classe, de caste et d'ethnie. Cette focalisation est également sous-tendue par la perception de la situation alarmante des femmes qui sont opprimées, et [par la conviction] qu'il est impératif de comprendre les racines de [cette] subordination pour changer la réalité

sociale et déboucher sur des relations sociales plus égalitaires et plus libres. »

Dès lors, les *women's studies*, qui constituent « à la fois un discours et un mouvement », se distinguent par leurs objets privilégiés (les femmes, et les relations entre les femmes et les hommes), par leur épistémologie (notamment la notion du « monopole épistémologique » des femmes dans l'analyse des femmes, et l'importance accordée à la subjectivité de la chercheuse), et par un engagement affiché qui est revendiqué comme un gage d'honnêteté intellectuelle.

Les *women's studies* représentent alors une sorte d'avant-garde au sein de l'université : leur richesse réside d'abord dans leur critique des postulats et des méthodes des sciences sociales, et du biais masculin à l'œuvre derrière la neutralité apparente. Par exemple, en s'intéressant aux femmes, acteurs souvent négligés de l'histoire politique, les *women's studies* subvertissent les définitions acceptées de phénomènes tels que la participation politique, et enrichissent l'étude des mouvements sociaux. Surtout, elles imposent le genre comme une catégorie d'analyse incontournable. Enfin, en mettant l'accent sur la subjectivité des chercheuses, la singularité de leur expérience, les *women's studies* rejoignent l'exigence accrue de réflexivité de la recherche qui marque aujourd'hui l'ensemble des sciences sociales.

Un écueil majeur guette aujourd'hui les *women's studies* : celui de la « ghettoisation ». D'une part, si les *women's studies* ont indéniablement mis fin à l'invisibilité des femmes dans les sciences sociales, on peut se demander si elles n'ont pas abouti à une compartimentalisation excessive de l'objet « femmes ». Le genre, bien souvent, reste une catégorie non pas intégrée, mais juxtaposée aux autres (comme en témoignent de nombreux ouvrages généraux sur l'Inde, comportant un chapitre sur les femmes, comme si tous les autres ne traitaient que des hommes). Selon les termes de N.Desai et V. Patel, on aboutirait ainsi à « une recherche compensatoire, où la perspective féminine a été ajoutée à la perspective conventionnelle ».

D'autre part, certains voient dans cet ensemble de recherches sur les femmes, par des femmes, pour les femmes, l'expression d'un nouveau « purdah universitaire ». Le plus grand reproche adressé aujourd'hui aux *women's studies* est en effet d'avoir substitué, au point de vue androcentrique qu'elles critiquaient, un point de vue gynocentrique. De fait, l'institutionnalisation de la discipline affaiblit sa valeur heuristique. On peut regretter qu'en se définissant uniquement par leur objet – les femmes –, les *women's studies* s'éloignent d'une autre vocation possible : celle d'une grille de lecture, centrée sur la différence sexuelle, et qui s'applique à tout objet social.

On parle aujourd'hui plus volontiers de *gender studies*, en Inde comme en France (où le nom d'études féministes met en avant, plus explicitement que celui de « *women's studies* », le militantisme originel, et déroge spectaculairement à l'obligation de neutralité idéologique des sciences sociales). Cette dénomination nouvelle reflète bien la volonté d'échapper au ghetto. Les *gender studies* travaillent d'abord sur les relations entre hommes et femmes, et sur la construction sociale de la différence sexuelle, c'est-à-dire sur des processus, des dynamiques, qui affectent les hommes autant que les femmes. Héritières des *women's studies*, les *gender studies* en constituent en quelque sorte la deuxième génération : en élargissant leur objet et en s'affichant plus neutres sur le plan politique, elles sont plus acceptables par le *mainstream*.

Bibliographie

- BAGCHI, Jasodhara (Ed.), *Indian Women. Myth and Reality*, Calcutta, Sangam books, 1995, 192 p.
- DESAI, Neera & KRISHNARAJ, Maithreyi, *Women and Society in India*, Delhi, Ajanta Publications, 1987, 374 p.
- DESAI, Neera & PATEL, Vibhuti, *Critical Review of Women's Studies Researches: 1975-1988*, Bombay, Research Centre for Women's Studies, 1988, 123 p.
- DUBE, L., « Caste and Women », in M.N.SRINIVAS (Ed.), *Caste: Its Twentieth Century Avatar*, Delhi, Viking, 1996, pp. 1-27.
- FORBES, Geraldine, *Women in Modern India*, Delhi, Cambridge University Press, 1996, 289 p.
- GANDHI, Nandita & SHAH, Nandita, *The Issues at Stake. Theory and Practice in the*

Contemporary Women's Movement in India, Delhi, Kali for Women, 1992, 347 p.

KUMAR, Radha, *The History of Doing. An Illustrated Account of Movements for Women's Rights and Feminism in India, 1800-1990*, Delhi, Kali for Women, 1993, 204 p.

RAJU, Saraswati, TOWNSEND, Janet, ATKINS, Peter & KUMAR, Naresh, *An Atlas of Women and Men in India*, Delhi, Kali for Women, 1999, 131 p.

SANGARI, Kumkum & VAID, Sudesh (Eds.), *Women and Culture*, Bombay, Research Centre for Women's Studies, 1985, 204 p.

SANGARI Kumkum & VAID Sudesh (Eds.), *Recasting Women. Essays in Colonial History*, Delhi, Kali for Women, 1989, 372 p.

contacts: [Stéphanie Tawa-Lama](#)

texte présenté en mars 2000